

La Vivandière, ballet-
pantomime de M. Saint-
Léon, musique de M. G.
Pugni,... [Paris, Opéra, 20
octobre 1848.]

Saint-Léon, Arthur (1821-1870). La Vivandière, ballet-pantomime de M. Saint-Léon, musique de M. G. Pugni,... [Paris, Opéra, 20 octobre 1848.]. 1850.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

8148

LA VIVANDIÈRE

BALLET-PANTOMIME,

DE M. SAINT-LÉON,

MUSIQUE DE M. C. PUGNI,

DÉCORATIONS DE MM. DESPLÉCHIN, SÉCHAN ET DIÉTERLE.

Représenté sur le Théâtre de l'Opéra, le 20 octobre 1848.

PRIX : 50 CENTIMES.



PARIS.

M^{me} V^o JONAS,

ÉDITEUR-LIBRAIRE DU THÉÂTRE DE L'OPÉRA ;
PASSAGE DU GRAND-CERF, 32, ET RUE MANDAR, 4.

TRESSE, PALAIS-NATIONAL, GALERIE DE CHARTRES, 2 ET 3.

—
1850

40 Y Th.
4695

PERSONNAGES.

KATHI, vivandière.....	M ^{me} FANNY CERRITO.
BIBERMANN, aubergiste.....	M. QUERIAU.
HANS, son fils.....	M. SAINT-LÉON.
ROBINTZEL, bourgmestre.....	M. BERTHIER.
M ^{me} ROBINTZEL.....	M ^{lle} ALINE.
LE BARON DE GRINBERG.....	M. FUSCH.
LA BARONNE DE GRINBERG.....	M ^{lle} LOUISE MARQUT.
JACOB, postillon.....	M. ADICE.
UN CHASSEUR.....	M. CORNET.

Pas de la Vivandière, par M^{me} CERRITO.

Pas de l'Inconstance.

MM. SAINT-LÉON, FUSCH, M^{me} CERRITO.

Pas de six.

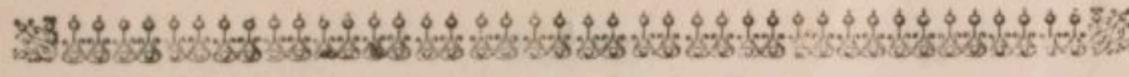
M^{mes} CERRITO, THÉODORE, FRANCK, JAMES, BARRÉ,
M. SAINT-LÉON.

La Rodwotschka.

M^{me} CERRITO, M. SAINT-LÉON.

Coryphées.

M^{lles} SYDONIE TOUSSAINT, JEUNOT, DANSE, NATHAN, ROUSSEAU,
CLUCHARD, PIERRON, LEGRAIN, QUÉNIAU, GENDRON,
TOUTAIN, BOUVIER.



LA VIVANDIERE

BALLET - PANTOMIME.



C'est la fête de Wieselbourg, petit village de la Hongrie. Les paysans et les paysannes sont assemblés sur la grande place. Les uns tirent à l'arc, les autres dansent ou boivent attablés devant l'auberge de la poste. M. Robintzel, le bourgmestre, se promène avec sa femme au milieu de ses administrés, et leur recommande d'être bien joyeux. Quand il parle à une jeune fille, M^{me} Robintzel fronce le sourcil, car elle est très-jalouse.

Un Chasseur, dont les vêtements sont couverts de poussière, traverse les quadrilles en courant. Les jeunes filles l'arrêtent et lui disent :

— Il faut que le message que vous portez soit bien important pour que vous vous hâtiez ainsi.

— J'ignore s'il est important, répond-il, mais je sais qu'il est pressé. Laissez-moi chercher la personne à qui je dois le remettre.

— Quelle est cette personne ?

— C'est maître Bibermann.

— Eh bien ! le voici. — Il sort de son auberge. Le Chasseur s'avance vers l'aubergiste, et lui donne une lettre qu'il tire de sa poche.

Les jeunes filles entourent aussitôt Bibermann, et font de vains efforts pour lire par-dessus son épaule la lettre qu'il a dépliée. Dès qu'il en a pris connaissance, il satisfait la curiosité générale, en disant : C'est Kathi, ma pupille, Kathi la vivandière, qui m'écrit qu'elle revient au pays.

Cette nouvelle est joyeusement accueillie. Tout le monde aime Kathi, tout le monde est enchanté de la revoir. Pour fêter son retour, les hommes se promettent de vider un grand nombre de pots de bière, et les jeunes filles de danser toute la nuit. Le Bourgmestre n'est pas moins heureux que ses administrés.

— Kathi manquait à la fête, dit-il à sa femme ; Kathi est la plus jolie

filles du village. Dieu veuille que les fatigues de la guerre n'aient pas nui à sa beauté.

— Comme vous en parlez avec enthousiasme ! répond aigrement madame Robintzel. En vérité, l'on pourrait croire que vous êtes amoureux d'elle.

— Je n'ai pour cet enfant qu'une affection paternelle, je l'ai vue naître, répliqua aussitôt le Bourgmestre, tout tremblant, car il redoute les emportements de madame Robintzel.

Un roulement de tambour annonce l'arrivée de Kathi. La belle vivandière paraît suivie de quelques soldats de son régiment qui, comme elle, reviennent au pays natal. Bibermann embrasse sa pupille et l'oblige à s'asseoir, car elle doit être accablée de fatigue.

Tous les habitants du village défilent devant Kathi, et lui expriment combien ils sont heureux de la revoir.

Le Bourgmestre lui-même, oubliant son rang et la présence de sa femme, vient à son tour s'incliner devant la vivandière. — Tu es encore plus belle qu'avant ton départ, lui dit-il en lui baisant la main.

La conduite du Bourgmestre indigna madame Robintzel. Elle applique un vigoureux coup d'éventail sur le bras de son mari. Celui-ci s'éloigna aussitôt de la jeune fille, en suppliant madame Robintzel de calmer sa colère et de ne pas compromettre sa dignité en présence de tous les habitants du village.

Kathi demande à Bibermann pourquoi elle ne voit pas Hans son fils.

— Mon fils est en route, répond l'aubergiste ; il sera bientôt ici. Eh ! le voici. — J'entends le son de son cor et le claquement de son fouet. —

Hans, le postillon, conduit une voiture de laquelle descendent le baron et la baronne de Grinberg, qui se rendent à Pesth.

En traversant la place, Hans a vu Kathi ; il s'élança vers elle et la presse sur son cœur !

Le baron de Grinberg est capitaine dans le régiment dont Kathi est la vivandière. Il lui demande pourquoi elle s'est arrêtée dans ce village.

— C'est mon pays natal, répond-elle. Désormais je ne le quitterai plus. Je renonce à la cantine.

— Tu abandonnes le régiment ?

— Oui.

— Oh ! tu réfléchiras.

— Non, mon parti est pris.

La baronne de Grinberg est très-jalouse, comme la femme du Bourg-

mestre. Elle dit à son mari qu'elle trouve étrange qu'il la laisse seule pour causer avec une vivandière.

— Nous servons sous le même drapeau, répond le Capitaine.

— Partons, dit la Baronne.

— Eh bien! pourquoi ne relaye-t-on pas? demande le Baron en s'adressant à Hans.

Celui-ci dit à son collègue Jacob :

— C'est à ton tour de monter à cheval. Moi, je vais danser à la fête, pendant que tu conduiras la chaise de poste.

Jacob feint aussitôt d'avoir mal au bras, pour ne pas partir. Il jure qu'il lui serait impossible de tenir ses guides.

— Nous ne pouvons rester ici, dit la Baronne. Puisque ce postillon est malade, il faut que celui qui nous a amenés double la poste et nous conduise au relais voisin.

Hans supplie les voyageurs de retarder leur départ jusqu'à l'arrivée d'un autre postillon, afin de ne pas les séparer de Kathi, qu'il vient de revoir après deux ans d'absence. La Vivandière mêle ses prières à celles de Hans. Le Capitaine dit à sa femme que rien ne les oblige à partir sur-le-champ, qu'il serait cruel de repousser la demande de ces jeunes gens. Madame de Grinberg ne consent pas sans hésitation à rester dans le village, car les regards que son mari lance à la jolie Vivandière lui causent une vive inquiétude.

Hans prend Kathi par la main, et, après l'avoir conduite près de maître Bibermann :

— Mon père, dit-il, Kathi et moi nous nous aimons depuis longtemps, vous le savez; nous désirons nous marier, accordez-nous donc votre consentement.

Ce consentement, Bibermann est tout disposé à le donner; mais le Capitaine et le Bourgmestre l'en empêchent.

— Comment! lui disent-ils, vous qui êtes aubergiste et maître de poste, vous qui êtes un homme riche, vous permettriez à votre fils unique d'épouser une vivandière qui ne possède rien! Vous êtes fou! La femme de Hans doit avoir une dot proportionnée à votre fortune.

— Vous avez raison, répond Bibermann, ce mariage est impossible.

— Mais, mon père, j'aime Kathi! s'écrie le jeune homme au désespoir.

— Je ne t'empêche pas de l'aimer, mais je ne veux pas que tu l'épouses, réplique le vieillard.

— Quel mal vous ai-je fait pour que vous vous opposiez à mon bonheur? demande Kathi au Capitaine et au Bourgmestre.

Chacun lui répond séparément :

— Tu ne m'as fait aucun mal ; j'ai agi ainsi parce que tu m'inspires un vif intérêt. Hans est un rustre, Hans n'est pas digne de toi. Tu peux trouver mieux que lui.

— Qui donc? demande la Vivandière.

Le Capitaine et le Bourgmestre répondent à cette question en lançant à la jeune fille un regard plein de passion.

Ce regard, M^{me} Robintzel et la Baronne l'ont surpris. Chacune reproche à son mari d'avoir de coupables projets. Le Bourgmestre et le Capitaine protestent de leur innocence. Les deux femmes se laissent persuader, et toutes les deux disent :

— Pardonnez-moi mes soupçons. Mais évitez désormais toute occasion d'exciter ma jalousie. Pour que vous pensiez constamment à cela, je veux que vous portiez sur vous quelque chose qui le rappelle à votre souvenir.

La Baronne donne à son mari une bague qu'elle porte à son doigt ; madame Robintzel enlève de son cou une chaîne qui supporte un médaillon et la passe au cou du Bourgmestre.

La Vivandière a tout observé. Elle s'approche de Bibermann et elle lui dit :

— Si j'ai une dot, vous ne vous opposerez plus à ce que votre fils m'épouse ?

— Non, répond l'aubergiste.

— Eh bien, reprend la jeune fille, cette dot, je l'aurai aujourd'hui même.

— Comment feras-tu?... demande le postillon.

— Que t'importe! réplique Kathi. C'est mon secret. Et regardant le Capitaine et le Bourgmestre, elle dit à part : — Ces deux hommes me la donneront. Allons! Hans, reprend-elle d'un air joyeux, ne te désole plus. Je suis sûre du succès. Dansons, soyons heureux !

M^{me} de Grinberg, M. et M^{me} Robintzel entrent dans l'auberge. Le Capitaine dit à la Baronne qu'il ne peut la suivre, qu'il faut qu'il fasse faire quelques réparations à leur voiture. Dès qu'il est délivré de la présence de sa femme, il déchire une feuille de son carnet et écrit quelques mots à la hâte; puis s'approchant du postillon Jacob : Voici une pièce d'or, lui dit-il, je te la donne si tu veux me servir.

— Je vous suis tout dévoué, répond Jacob. Que faut-il faire ?

— Il faut d'abord charger un messenger quelconque de me remettre ce billet que je m'adresse à moi-même.

— Ensuite?

— Je te donnerai d'autres ordres quand il en sera temps.

Le Capitaine prend part à la danse et remarque avec joie que Kathi le regarde de la façon la plus bienveillante. Hans le remarque aussi, et reproche à sa fiancée d'être coquette.

— Je t'aime, répond la jeune fille, sois sans inquiétude.

Quand la danse est terminée, le Baron reçoit le billet qu'il a chargé Jacob de lui faire remettre.

— Quel contre-temps ! s'écrie-t-il. Et s'adressant à Hans : Mon ami, ajoute-t-il, je suis désolé de te priver des plaisirs de la fête, mais il faut que je parte à l'instant même ; mon colonel m'appelle près de lui. Attèle bien vite ma chaise de poste et monte en selle.

Bibermann dit au Capitaine qu'il va prévenir madame la Baronne.

— Non, c'est inutile, répond M. de Grinberg, je ne puis l'emmener avec moi ; vous lui direz que je serai de retour au milieu de la nuit.

Hans monte à cheval. Le Capitaine entre dans sa chaise de poste, mais il en sort aussitôt par le côté opposé à celui par lequel il est entré, et se cache derrière un arbre. Après avoir fermé la portière, Jacob dit au jeune homme : Tu peux partir. Le postillon, qui ne soupçonne pas la ruse dont il est victime, fouette ses chevaux afin de leur faire prendre le galop, et d'éloigner plus vite le Capitaine de la belle Kathi ; mais il conduit une voiture vide.

La nuit est venue. Tout le monde abandonne le lieu de la fête pour danser dans l'auberge de la poste. Kathi veut suivre ses compagnes ; mais elle est retenue par le Bourgmestre, qui la guettait depuis quelques instants.

— Que me voulez-vous ? lui dit-elle.

— Il faut absolument que je te parle sans témoins.

— Vous ne craignez pas que votre femme se fâche si elle vous voit causer avec moi ?

— Je ne crains pas ma femme, répond le Bourgmestre d'un air suffisant.

— Vous avez constamment peur de lui déplaire, reprend la jeune fille. Du reste, je ne vous blâme pas ; elle est jolie, vous avez raison de l'aimer.

— Je ne l'aime pas.

— Pourquoi donc ?

— Parce que j'en aime une autre

— Qui donc ?

— Tu ne l'as pas deviné ? C'est toi.

— Moi !... Je ne vous crois pas.

— Si tu voulais oublier Hans et m'aimer aussi, je te rendrais bien heureuse. Je suis riche, tu le sais.

— J'oublierais Hans et je consentirais à vous écouter, répond la Vivandière, si j'étais certaine que madame Robintzel n'a aucune puissance sur votre cœur. Vous pouvez me le prouver si vous le voulez.

— Comment ? que faut-il faire ? Parle, et j'obéis à l'instant même.

— Eh bien ! faites-moi cadeau de cette chaîne et de ce médaillon que votre femme vous a donnés devant moi.

— C'est impossible ! répond le Bourgmestre éponvanti. Comment expliquerais-je à madame Robintzel la disparition de ce bijou ?

— Vous lui direz que vous l'avez perdu.

— Elle ne me croira pas.

— Vous voyez bien que vous avez peur d'elle, s'écrie Kathi d'un air victorieux.

— Non, je te jure, reprend le Bourgmestre en tombant aux genoux de la jeune fille et en couvrant ses mains de baisers ; je t'en supplie, demande-moi une autre preuve de mon amour.

La Vivandière enlève la chaîne qui pend au cou du Bourgmestre sans que celui-ci s'aperçoive de ce larcin. Puis, entendant un bruit de pas : — Quelqu'un s'approche de nous, dit-elle. C'est peut-être votre femme qui vous cherche. Fuyez bien vite.

— Oui, je me sauve, répond Robintzel tout tremblant. Mais je veux te revoir.

— Eh bien ! revenez ici quand je frapperai dans mes mains.

— C'est convenu, répond le Bourgmestre. Et il s'éloigne aussitôt.

Les pas qui se sont fait entendre sont ceux du baron de Grinberg.

— Je suis enchanté de te trouver seul, dit-il à Kathi.

— Vous ici ! s'écrie-t-elle. Vous n'êtes donc pas parti ?

— Non, c'est ma voiture qui est partie. Moi, je suis resté. J'ai employé cette ruse afin de me débarrasser de Hans, qui m'aurait empêché de causer avec toi. Tu as bien tort d'aimer ce garçon-là. Je te l'ai déjà dit, tu peux trouver mieux que lui.

— Mais qui donc ?

— Moi.

— Vous êtes marié.

— Qu'importe !

— Mais madame la Baronne est charmante.

Kathi joue avec le Capitaine la même scène de coquetterie qu'elle a jouée avec le Bourgmestre ; elle l'amène à jurer qu'il n'aime pas sa femme. Elle termine en disant à M. de Grinberg : — Prouvez-moi que vous me préférez à madame la Baronne en me faisant cadeau de la bague qu'elle vous a donnée devant moi.

Le Capitaine n'hésite pas ; il retire la bague de son doigt et l'offre à la Vivandière, qui s'en empare aussitôt.

— C'est bien, dit-elle, je crois à votre amour maintenant. Puis prêtant l'oreille, elle ajoute : — J'entends le fouet de Hans... Il doit être furieux. Séparons-nous.

— Mais il faut que je te revoie ! s'écrie le Capitaine.

— Revenez ici quand je frapperai dans mes mains, répond la jeune fille.

— Tu ne m'oublieras pas ?

— Non. — Et elle dit à part en montrant la chaîne du Bourgmestre et la bague du Capitaine : — Maintenant, je les tiens tous les deux. Puis elle entre dans l'auberge, pendant que le baron de Grinberg disparaît au milieu des arbres.

Les chevaux conduits par Hans traversent la place au galop. Le postillon met pied à terre. Il est furieux, il a découvert la ruse dont il a été victime, et se demande si Kathi en avait connaissance, si Kathi s'est entendue avec le Capitaine pour le tromper. Pendant qu'il fait ces réflexions, la Vivandière sort de l'auberge et frappe trois fois dans ses mains. Dès qu'ils entendent ce signal, le Baron et le Bourgmestre s'élancent au milieu de la place, et chacun saisit une des mains de Kathi.

— Plus de doute ! s'écrie Hans, qui a été témoin de ce qui vient de se passer ; Kathi s'est jouée de moi.

Au moment où il va reprocher à la jeune fille son infâme trahison, celle-ci repousse le Capitaine et le Bourgmestre ; puis elle prend un fusil qu'un chasseur a laissé sur une table, et elle le tire en l'air. L'explosion attire aussitôt sur la grande place tous les habitants du village qui dansaient dans l'auberge.

— Qu'y a-t-il ? demande-t-on de toutes parts à la Vivandière.

— On a voulu m'enlever, répond Kathi.

— Qui donc ?

— Deux hommes. La nuit était si sombre que je n'ai pu les reconnaître.

— Vous les connaissez ! s'écrie Hans. Si vous ne voulez pas les nommer, je les nommerai pour vous.

— Tais-toi ! dit la jeune fille.

— Non !

— Je t'en supplie, tais-toi ! J'ai agi dans notre intérêt, tu n'en douteras plus tout à l'heure. Maintenant notre mariage est assuré.

Cependant le Capitaine et le Bourgmestre se sont expliqués.

— Tu t'es jouée de nous, disent-ils tous les deux à Kathi. Nous nous vengerons.

— Vous vous vengerez, répond la Vivandière, en me donnant cette dot que vous avez conseillé à maître Bibermann d'exiger de moi pour m'unir à son fils.

— Jamais ! s'écrient le Baron et le Bourgmestre.

— Si vous refusez, je vais dire à vos femmes que vous m'avez donné cette bague et cette chaîne.

— Tu ne feras pas cela.

— Je le ferai, je vous le jure ! reprend la Vivandière en s'avancant vers la Baronne et madame Robintzel qui sortent de l'auberge.

Les deux maris épouvantés arrêtent la Vivandière, et chacun lui remet aussitôt une bourse bien garnie. La Vivandière rend ensuite à l'un sa chaîne et à l'autre sa bague. Puis, s'adressant à Bibermann :

— M. le Baron et M. le Bourgmestre ont bien voulu me doter. Vous opposez-vous encore à ce que votre fils m'épouse ?

— Non, répond l'Aubergiste. Je vous marierai aujourd'hui même.

— Pourquoi dotez-vous cette jeune fille ? demandent la Baronne et madame Robintzel au Capitaine et au Bourgmestre.

— Pour vous prouver que nous ne l'aimons pas d'amour comme vous vous l'étiez imaginé, répondent les deux maris.

FIN.



La musique de *la Vivandière*, polka, valse, quadrilles, etc., se trouvent au Bureau central de Musique, rue Favart, 8.

THE HISTORY OF THE
CITY OF BOSTON
FROM THE FIRST SETTLEMENT
TO THE PRESENT TIME
BY NATHANIEL BENTLEY
VOLUME I
CONTAINING THE HISTORY FROM
THE FIRST SETTLEMENT
TO THE YEAR 1630
PUBLISHED BY
J. BENTLEY
1822

THÉÂTRE DE LOPÉRA.

Pièces en vente à la librairie de M^{me} V^e JONAS, éditeur.

EXTRAIT DU CATALOGUE.

OPÉRAS

LA MUETTE DE PORTICI, 5 actes.	LE SERMENT, 3 actes.
ROBERT LE DIABLE, 5 actes.	LA VESTALE, 5 actes.
LE LAC DES FÉES, 5 actes.	FERNAND CORTEZ, 3 actes.
GUILLAUME TELL, 3 actes.	MOÏSE, 3 actes.
LA JUIVE, 5 actes.	LE PHILTRE, 2 actes.
LES HUGUENOTS, 5 actes,	DON JUAN, 5 actes.
GUIDO ET GINEVRA, 5 actes.	LE DIEU ET LA BAYADÈRE, 2 actes.
BENVENUTO CELLINI.	LE COMTE ORY, 2 actes.
LA VENDETTA, 3 actes.	RICHARD EN PALESTINE, 3 actes.
LA XACARILLA, 2 actes.	ROBERT BRUCE, 4 actes.
GUSTAVE, 5 actes.	LA BOUQUETIÈRE, 1 acte.
LES MARTYRS, 4 actes.	L'ÂME EN PEINE, 2 actes.
STRADILLA, 3 actes.	LE FREISCHUTZ, 3 actes.
LA FAVORITE, 4 actes.	L'ÉTOILE DE SÉVILLE, 1 acte.
LE COMTE CARMAGNOLA, 2 actes.	MARIE STUART, 5 actes.
LA REINE DE CHYPRE, 5 actes.	JÉRUSALEM, 4 actes.
CHARLES VI, 5 actes.	L'APPARITION, 2 actes.
LE GUÉRILLERO, 2 actes.	JEANNE LA FOLLE, 5 actes.
LE VAISSEAU FANTÔME, 2 actes.	LE PROPHÈTE, 5 actes.
DON SÉBASTIEN DE PORTUGAL, 5 actes.	LE FANAL, 2 actes.
LE LAZZARONE, 2 actes.	

BALLETS

LA RÉVOLTE DES FEMMES.	LADY HENRIETTE.
LE DIABLE BOITEUX.	EUCHARIS.
LA CHATTE MÉTAMORPHOSÉE EN FEMME.	PAQUITA.
LA GYPSY.	BETTY.
LA TARENTULE.	OZAI.
LA TEMPÊTE.	LA FILLE DE MARBRE.
LA SYLPHIDE.	GRISELDIS.
LE DIABLE AMOUREUX.	NISIDA.
GISELLE.	LA VIVANDIÈRE.
LES NOCES DE GAMACHE.	LE VIOLON DU DIABLE.
LA JOLIE FILLE DE GAND.	LA FILLEULE DES FÉES.
LA PÉRI.	

Et le Répertoire complet des pièces de l'Opéra ancien et nouveau.

PIÈCES DIVERSES.

Le Veuf du Malabar, Opéra-comique en un acte, par MM. Siraudin et Adrien Robert, musique de M. Doche. Prix : 60 c.
Faute d'un Pardon, drame en 5 actes, par MM. P. Foucher et A. Jarry. Prix : 60 c.
Le Prisonnier sur parole, drame en 3 actes, par MM. Faulquemont et Paul. Prix : 50 c.
M^{lle} de Cholsy, comédie-vaudev. en 2 actes, par MM. de Saint-Georges et B. Lopez.

OUVRAGES D'ALEXANDRE WEILL.

En Vente :

Questions brûlantes, République et Monarchie, 1 vol. Prix : 1 fr.
La Guerre des Paysans. Un fort volume Charpentier. Prix : 3 fr. 50 c.
Qu'est-ce que la République? Tout ou Rien. Prix : 50 c.
Ce que j'aurais dit à l'Assemblée Nationale. Prix : 10 c.
Les Usurpateurs. 1^{re} livraison de *Neuf semaines de Gouvernement provisoire*. 35 c.
De l'Hérédité du Pouvoir. Prix : 1 fr.
Génie de la Monarchie, 2^{me} tirage, édition populaire. Prix : 2 fr.

Paris.— Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.